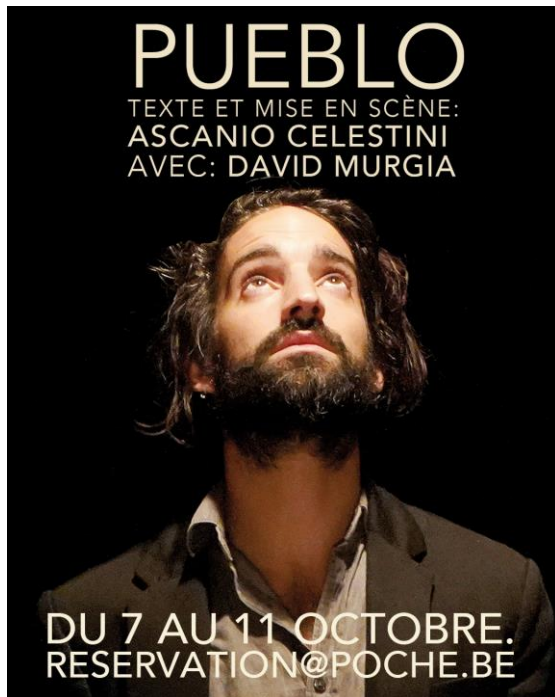


THEATRE DE POCHE

Pueblo

De Ascanio Celestini et David Murgia



Texte et mise en scène **Ascanio Celestini** | Avec **David Murgia** | Musique **Philippe Orivel** | Traduction et adaptation **Patrick Bebi** et **David Murgia** | Régie **Philippe Kariger** | Création musicale **Gianluca Casadei** | Production & diffusion **Catherine Hance, Aurélie Curti, Laetitia Noldé.**

Production Kukaracha ASBL en coproduction avec le Théâtre National Wallonie-Bruxelles, Mars - Mons arts de la scène, Festival de Liège, Théâtre de Namur, Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine, Centre de Production des Paroles Contemporaines/ Festival Mythos, Théâtre Joliette | Avec le soutien de Wirikuta ASBL.

Revue de presse – octobre 2025

Presse écrite

Focus Le Vif – Nicolas Naizy

Le Soir – Catherine Makereel – 18/09/20

La Libre Belgique – Guy Duplat – 21/09/20

RTBF – Dominique Mussche – 24/09/20

La Libre Belgique – Marie-Anne Georges – 10/03/21

PRESSE ECRITE

+ David Murgia et Ascanio Celestini chantent les broyés du capitalisme

Nicolas Naizy

Journaliste

Pour leur troisième spectacle ensemble, l'auteur et conteur italien Ascanio Celestini et le comédien belge David Murgia illuminent les invisibilisés de nos sociétés. Petits employés, SDF et migrants forment le peuple de *Pueblo*, en tournée.



David Murgia © Céline Chariot

La différence entre les voyeurs et les poètes quand ils sont à leur fenêtre? Les premiers regardent pour savoir ce que les font, les seconds l'imaginent. Il a raison d'insister sur cette différence David Murgia, reprenant ici les mots d'Ascanio Celestini. Dans le spectacle *Pueblo*, créé le week-end dernier dans les locaux du Festival de Liège et dès ce 23 septembre en tournée, le comédien volubile ouvre le rideau qui occulte son intérieur simple sur la ville qui s'étend sous son regard sous lui. C'est un petit monde qui s'agite dans son quotidien. Derrière la fenêtre d'une cuisine qu'on devine à peine, on imagine Léonore, la caissière de supermarché de l'autre côté de la ville qui ne compte pas ses "Bonne journée" adressés aux clients, venue rejoindre sa vieille mère dans leur petit appartement et de l'écouter lui raconter les exploits d'un paternel disparu. Il y a aussi Saïd, migrant, travaillant dans l'entrepôt derrière la grande surface. Et il y a surtout Dominique, qui habite le cabanon sur le parking du magasin, toujours prête à rendre service, rangeant les caddies contre les invendus. Elle en a bavé, mais elle vit!

Une réalité dure, donc, que ce "Jésus" chevelu, interpellant de son débit tendu mais précis son apôtre "Pierre", nous chante presque, au son de l'accordéon et du clavier de Philippe Orivel. Comme une célébration des broyés du capitalisme, celles et ceux qu'on n'entend jamais. Des parcours de vie compliqués, des injustices et des difficultés à s'accrocher à un système qui ne les considère de toute façon pas. C'est simple, on ne les voit plus dans nos existences pressées, et encore plus -contexte oblige- confinées. Le théâtre vient ici lever le voile jeté sur eux et les fait virevolter dans leur sagesse et leur solidarité, sans en effacer les aspérités.



David Murgia et Ascanio Celestini © Céline Chariot

Un duo qui se connaît bien

Car c'est bien là la force de ce que nous dit l'auteur-acteur italien Ascanio Celestini, représentant du théâtre-récit à la Dario Fo: ne pas transiger avec la réalité qu'il raconte, mais la poétiser avec talent et sans condescendance. Son verbe nous interpelle, son rythme nous tient en haleine dans ce flot de paroles dont on ne perd rien. Le chant aux invisibles comporte ses couplets, ses refrains, ses pauses: ce bruit des morts, venu du fond des océans et qui s'entend jusqu'au bout de l'univers.

C'est la troisième fois que [Celestini confie à David Murgia son texte traduit en français](#) avec la complicité de Patrick Bebi. Après le métaphorique *Discours à la nation* et le spatial (déjà!) *Laïka*, dont *Pueblo* se déguste comme une suite, on pourrait se dire "encore eux". Oui, encore eux! Avec la simplicité d'un dispositif scénique au service d'un récit simple et authentique, David Murgia nous cloue à notre fauteuil une fois de plus dans ce conte sur la précarité, concret et sans apitoiement. ●

Pueblo, écrit et mis en scène par Ascanio Celestini, avec David Murgia et Philippe Orivel.

Du 23 au 26 septembre au Théâtre royal de Namur, les 20 et 21 octobre à Mons (Mars), le 23 octobre au CC de Marche-en-Famenne, du 5 au 9 janvier au Théâtre National à Bruxelles, le 14 janvier à Verviers et les 22 et 23 janvier au Festival de Liège.



Accueil > Culture > Scènes > [Les spectacles à l'affiche](#)

«Pueblo», du bout des damnés de la terre: le spectacle 4 étoiles de la semaine



Après « Discours à la Nation » et « Laïka », Ascanio Celestini et David Murgia confirment l'alliance magique de leur univers avec ce voyage hallucinant dans les bas-fonds, où même la soupe lyophilisée prend des allures de potion vertueuse.

Le 19 septembre au Manège (Liège - complet). Du 23 au 26 septembre au Théâtre de Namur. Les 20 et 21 octobre à Mars (Mons). Le 23 octobre à Marche-en-Famenne. Du 5 au 9 janvier 2021 au Théâtre National (Bruxelles). Le 14 janvier à Verviers. Les 22 et 23 janvier au Festival de Liège. Le 27 avril à Wolubilis (Woluwe-Saint-Lambert).



David Murgia. - Céline Chariot

L'avantage, c'est que l'on n'est pas dépaycé. Fréquenter un spectacle d'Ascanio Celestini et David Murgia, c'est traverser encore et toujours le même quartier. Ces abords désenchantés d'un supermarché, ces rues peuplées d'êtres à la marge, invisibles, entre la clocharde qui squatte une cabine de vigile désaffectée et le manutentionnaire africain qui s'esquinte dans le grand entrepôt voisin, tout nous semble familier depuis notre dernière visite, à l'occasion de *Laïka*, précédent spectacle du duo gagnant.

Même le guide n'a pas changé : mi-vagabond, mi-messie, David Murgia est toujours flanqué de son apôtre Pierre pour remettre au goût du jour le sermon sur la montagne. Heureux ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif de justice, ceux qui sont persécutés, car ils iront au Paradis, aurait dit Jésus. Pas de promesse de l'au-delà ici, mais une même attention pour ceux que la société relègue au purgatoire. *Pueblo*, c'est un peu la version italienne des *Bas-fonds* de Gorki. Sous la plume d'Ascanio Celestini, cette virée auprès des laissés pour compte de notre société se teinte de réalisme magique. Aucun misérabilisme dans ce tableau de la précarité humaine. Au contraire, ironie et impertinence irriguent cette plongée auprès d'un peuple méprisé, broyé par un système impitoyable avec les plus vulnérables.

Alors oui, c'est l'histoire d'un jour de pluie, d'une caissière coincée entre un père fantôme et une mère qui ne la reconnaît plus, d'un enfant gitan qui fume, d'une gamine lassée de se ramasser des coups, d'êtres cassés qui claquent leurs maigres économies dans les machines à sous. Oui, c'est l'histoire de magasiniers écrasés sous leur clark, de sans-papiers expulsés, de tous ceux, sans nom, qui sont morts, au fond de la mer, avant même d'arriver dans nos contrées. Oui, c'est une traversée de ce que notre égoïsme collectif déverse chaque jour comme dégâts collatéraux dans les caniveaux, ces rigoles qui protègent les trottoirs et façades rutilantes d'un pays. Mais l'expédition n'est pas éprouvante pour autant.

Pueblo creuse dans la misère humaine comme on charcute une hernie, mais avec d'heureux palliatifs pour faire passer la douleur. L'écriture bondissante d'Ascanio Celestini, le jeu haletant et désarmant de David Murgia, les digressions humoristiques (comme ces bonnes sœurs dévouées à un Dieu multiplicateur de culottes), les personnages truculents, l'accompagnement musical endiablé de Philippe Orivel : tout cela nous aimante à un spectacle sur lequel il pleut, certes, mais de ces pluies qui vous lavent un bon coup. Heureux les spectateurs de *Pueblo*, car ils seront récompensés.

Le 19 septembre au Manège (Liège - complet). Du 23 au 26 septembre au Théâtre de Namur.
Les 20 et 21 octobre à Mars (Mons). Le 23 octobre à Marche-en-Famenne. Du 5 au 9 janvier 2021 au Théâtre National (Bruxelles). Le 14 janvier à Verviers. Les 22 et 23 janvier au Festival de Liège. Le 27 avril à Wolubilis (Woluwe-Saint-Lambert).

Le tandem David Murgia-Ascanio Celestini revient nous dire la vie des “invisibles”

Scènes Après “Discours à la nation” et “Laïka”, un très nécessaire “Pueblo”.

Critique Guy Duplat

Trois ans après le grand succès de *Laïka*, voilà la suite, *Pueblo*, le nouveau monologue écrit par le conteur et poète italien Ascanio Celestini pour le formidable comédien David Murgia. Une suite avec quasi les mêmes personnages mais qui, à nouveau, réussit à nous séduire et nous interpeller.

Le dispositif n’a pas changé: un décor minimal et un musicien-accordeur et au synthé (Philippe Orivel) qui accompagne David Murgia.

Disparus des radars

Un jour de pluie, quand, pensaient les Indiens, l’eau tombe comme les morts, Murgia observe de sa fenêtre le peuple des “invisibles”. Ceux qu’on croise chaque jour sans jamais les voir et dont on ne sait rien de la vie: Léonore la caissière du supermarché, Saïd le manutentionnaire noir et surtout Bénédicte la clo-

charde qui ne mendie jamais et survit dans une baraque de plastique avec les surplus périmés du supermarché.

Ces hommes et femmes font partie de notre *Pueblo*, notre village, notre peuple, mais ils ont disparu de nos radars. Ce sont ces sans-voix à qui Celestini donne la parole, avec une truculence qui ne cache rien de la tragédie de la vie.

“Nous ne voyons plus la réalité qu’à travers des récits formatés par les mass médias et Internet. Et on croit qu’on connaît la réalité parce qu’on peut, depuis Bruxelles et son smartphone, s’informer sur ce qui se passe en Chine ou au Guatemala. Mais on se trompe, on ne connaît qu’un produit vendu par Internet et arrangé pour être fascinant et donc vendable”, nous disait le poète italien après *Laïka*.

Ascanio Celestini est un révolutionnaire à la manière de Dario Fo ou Erri De Luca, qui croit d’abord à la force de l’imagination et de la poésie pour changer un monde devenu intenable. Il refuse d’accepter la misère comme “une statistique” inévitable.

Saïd, Bénédicte, Léonore et les autres

Dans une scène très forte de *Pueblo*, Saïd le manutentionnaire fait vi-

Celestini leur donne voix, avec une truculence qui ne cache rien de la tragédie de la vie.

siter durant la nuit les entrepôts du supermarché à Bénédicte, la clocharde. Elle y découvre, identifiés à nous les spectateurs, les cent mille immigrés africains, noyés en mer, qui sont là à veiller en silence.

Léonore la caissière est la “reine” du néant: tout le monde vient lui présenter ses offrandes (ses achats) et, en plus, lui donne de l’argent. À tous, elle ne doit dire qu’une phrase: “Merci, bonne journée.” Sa vie lui est ôtée, elle cherche la réalité dans l’âme de son père mort qu’elle retrouve tous les soirs au sortir du magasin.

Saïd est noir comme les “ombres” et sera expulsé vers son pays d’origine. Il dépense tout son pauvre argent dans des machines à sous pour rêver d’un ailleurs qu’il n’aura jamais. Il est accueilli par la clocharde. Bénédicte a eu une vie de souffrances avec son copain gitan de 9 ans, qui fumait et qui lui a appris à voler au marché, les religieuses sadiques de l’école, les tentatives de suicide. Quand elle tombe morte sur la place, aucun média ne racontera sa vie. Qu’en savent-ils?

Murgia chanteur italien

Tous les personnages de Celestini ont des histoires si humaines, portées par la mélancolie de l’accordéon et par les quelques très belles chansons en italien interprétées par David Murgia (il devrait davantage exploiter son talent de chanteur italien!).

Les “invisibles” de Celestini parlent de solitude, d’exploitation mais, comme chez Pasolini, ils deviennent des anges ou des lucioles.

David Murgia, cheveux longs, vêtements élimés, fait vivre ce texte avec brio, plein de tendresse et d’humour. Si la situation générale est dramatique, si *Pueblo* l’évoque par des éclairs noirs (licenciements abusifs, immigrés noyés, misères), Celestini prend le parti d’en sourire pour mieux y réfléchir. Mieux vaut faire appel à la poésie pour échapper au formatage des médias et des réseaux sociaux. C’est le choix jouissif, salutaire mais très politique que posaient déjà Celestini et Murgia dans *Discours à la nation* et *Laïka*.

→ Après sa création au Festival de Liège du 17 au 19 septembre, “Pueblo” sera au Théâtre de Namur du 23 au 26 septembre, et ensuite à Mars/Mons, Arrêt 59 à Perulwez, à la Maison de la culture de Marche-en-Famenne, au Théâtre national à Bruxelles (du 5 au 9 janvier), dans les centres culturels de Verviers, Seraing, Frameries, à Wolubilis et au Théâtre de l’Ancre (en plus de représentations en France).



CÉLINE CHARIOT

L'accordeur Philippe Orivel accompagne David Murgia dans ce nouveau monologue plein de sens.

Pueblo, ou le retour du tandem Ascanio Celestini / David Murgia



Pueblo, ou le retour du tandem Ascanio Celestini / David Murgia

2 images



Pueblo, ou le retour du tandem Ascanio Celestini / David Murgia - © Celine Chariot

Dominique Mussche

Publié le jeudi 24 septembre 2020 à 12h03



194

Voyage fabuleux chez les oubliés du capitalisme. CRITIQUE ***

Vous avez aimé *Laïka* ? Vous ne serez pas déçus par *Pueblo*, le nouveau spectacle concocté par le duo Celestini/ Murgia qui ajoute ainsi, pour notre plus grand bonheur, un nouveau chapitre à cette puissante **fable politique** à la mémoire des "invisibles" de notre société. Revoici le musicien aux lunettes noires ; de l'accordéon au clavier, il tissera la toile de fond sonore du voyage. Revoici **David Murgia** ; il ouvre le rideau qui entoure sa chambre. Sur une table, un poste de télévision. Mais la vraie vie, ce n'est pas le petit écran qui nous la montre. C'est à travers sa fenêtre qu'on la découvre. Non pas en voyeur, mais en poète, nous dit l'écrivain. L'un regarde pour savoir, l'autre imagine.

Qui sont-ils, que font-ils, tous ces gens que l'on croise dans la rue ? C'est toute une **galerie de personnages** qui prennent vie, attachants, généreux, flamboyants, tous laissés-pour-compte au passé douloureux, au présent précaire. Dans l'immeuble d'en face, il y a la jeune Léonore, caissière au supermarché. Métaphore du monde capitaliste, celui-ci cache, dans ses zones d'ombres, des marginaux : Dominique, la clocharde qui squatte un local désaffecté et reçoit, en échange de son travail, les denrées périmées, et Saïd, le manutentionnaire sans-papiers. Il y a aussi le gitan-de-huit-ans-qui-fume et vit de débrouille depuis la mort de son père, la tenancière de bar et ses machines à sous...



Pueblo, avec David Murgia - © Céline Chariot

Tout sombre qu'il soit, l'univers d'**Ascanio Celestini** n'est pas celui de Zola. Pas de misérabilisme ici, mais plutôt une sorte de réalisme magique ancré dans la poésie et l'imagination. Pour oublier sa vie monotone, Léonore se transforme en reine devant sa caisse. A la sortie du travail, elle est attendue par son père mort qu'elle se réinvente en champion toutes catégories. Saïd sera renvoyé dans son pays, mais après avoir vécu une magnifique relation amoureuse avec Dominique. Les fantômes viennent consoler les vivants et les aident à ne pas sombrer. Mais parfois, ils viennent rappeler brutalement les tragédies d'aujourd'hui, comme ces cent mille morts au fond de la mer rencontrés dans l'entrepôt.

Ascanio Celestini a trouvé, **entre conte et récit théâtral**, le terreau idéal pour enraciner son univers. L'imagination peut s'y déployer sans limites, la démesure et l'exagération y font merveille, les récits s'emboîtent. L'auteur y mêle les temporalités, pratique en virtuose l'art de la répétition, souvent comique, entrecroise narration et dialogues. Plus que jamais David Murgia apparaît comme l'interprète emblématique de l'écrivain. Aux côtés de Patrick Bebi, il a lui-même traduit le texte en français, l'adaptant à son rythme, à sa respiration, à sa manière de bouger sur scène. Le résultat est époustoufflant : sur une cadence haletante, virevoltant d'un personnage à l'autre, du comique au tragique, il vous embarque pour un voyage qui pourrait durer mille et une nuits...

En pratique

"Pueblo" d'Ascanio Celestini

Jeu : David Murgia (comédien) et Philippe Orivel (musicien)

A voir du 23 au 26 septembre au **Théâtre de Namur**, les 20 et 21 octobre à **Mars (Mons)**, le 23 octobre à **Marche-en-Famenne**, du 5 au 9 janvier 2021 au **Théâtre National**, le 14 janvier à **Verviers**, les 22 et 23 janvier au **Festival de Liège**, le 27 avril à **Wolubilis**.

Grand entretien

David Murgia, colporteur de récits humains

L'acteur et metteur en scène David Murgia, qui a vu ses spectacles déprogrammés, reste mû par la nécessité vitale de changer de paradigme.

Entretien Marie-Anne Georges

David Murgia bouillonne. *"Il faut que j'apprenne à parler calmement, parce que ça me déforce de m'énervier comme cela."* L'acteur et metteur en scène, dont deux spectacles auraient dû se retrouver à l'affiche de la saison théâtrale 2020-2021, voit donc son travail artistique ralentir. L'engagement chevillé au corps, il reste au front. Celui des actions qui se tiennent un peu partout dans le pays, pour réclamer une authentique considération pour la culture.

Dans quelques jours, cela fera un an que la crise sanitaire débutait. Comment avez-vous vécu l'annonce du confinement ?

À ce moment-là, je suis en tournage en Camargue avec Tony Gatlif. Un film entamé à la mi-janvier, qu'on préparait depuis plusieurs années. Le 16 mars (jour de mon anniversaire, *sourire*), le président français Emmanuel Macron prend la parole à la télévision. Notre tournage est interrompu. Je rentre chez moi en empruntant des autoroutes désertes. Les idées se bousculent dans ma tête. On doit vraiment tout mettre à l'arrêt, on s'enferme, il fait beau dehors et un grand silence règne.

À la maison, on écoute la situation. On s'arrête, on tend l'oreille. Et les sens. Et progressivement on devient perméable à toutes ces questions majeures que le virus nous pose. Et ce monde d'après, c'est quoi, à part celui d'avant mais en pire ? Avec le Raoul Collectif, on s'est arrêté, dans un mouvement de solidarité. Le temps s'est mis à ralentir. Au début, c'était plutôt agréable.

Comment s'annonçait 2020 ? Quels étaient vos projets ? 2020 devait être une année très chargée ! Il y avait ce film à terminer avant la fin de l'hiver. La création d'*Une cérémonie* au printemps avec le Raoul Collectif au Théâtre national à Bruxelles et puis *Pueblo*, à l'automne avec Ascanio Celestini, programmé, lui, en ouverture de saison. Finalement, on a quand même réussi à profiter de l'été pour créer les deux spectacles en se disant : Tenons-nous prêts. Cela va être compliqué. Préparons-nous cet été, tant que le virus se cache un peu pendant l'été. Et ensuite, apprenons-nous à sortir nos spectacles, dès que cela sera possible.

Et de déconfinement en reconfinement...

Observant que la culture ne figurait nulle part dans la hiérarchie des priorités, ce sont toutes nos représentations qui ont été annulées. Sur le long terme, cela fait un an quand même, c'est tout à fait inacceptable d'avoir relégué notre ambition pour la culture. Le secteur culturel a fait preuve d'une grande patience, mais il n'est pas idiot : il sait qu'au-delà des mesures sanitaires, il s'agit avant tout de choix politiques. Les décisions politiques favorisent certains flux et ceux liés au

lien social ne se retrouvent pas dans les tableaux Excel de McKinsey.

Quel rôle pour la culture en temps de crise ?

Derrière la crise sanitaire s'annonce une crise économique et sociale dont nous n'envisageons pas encore l'ampleur. Arriveront les récits d'en haut et l'inévitable austérité. Le rôle de la culture est aussi d'exercer un travail de contre-pouvoir. D'écrire des histoires par en bas. Même si nous comprenons maintenant que, pour le monde politique, nous ne sommes que des amateurs de printemps. Ils envisagent les arts et la création comme un apéro en terrasse. Mais la culture est un secteur avec un milliard de spécificités. On ne peut pas regarder le tout dans un même sac, du billet de Kinopolis aux ateliers de l'éducation permanente. Par ailleurs, le lien social, la nécessaire vitalité culturelle est d'autant plus indispensable en période de crise. Quand la vie brûle, la création ne peut pas être reportée. Les corps doivent se déplacer.

Et avant, comment était-elle perçue ?

Avant la crise, la culture est racontée dans un tas de belles paroles : "ciment social" ou "vecteur d'émancipation". Tout le monde s'accordait à la dire plus qu'essentielle : indispensable. Et puis aujourd'hui, la vérité éclate (enfin !). Nous ne sommes ni essentiels, ni non-essentiels. Nous ne sommes rien. Sans intérêt. La conflictualité est inévitable : on ne peut s'accommoder d'une telle vision du monde.

Que révèle ce temps de crise ?

La crise ne révèle rien de neuf, elle éclaire des problématiques préexistantes : des fragilités, des inégalités, des conflits d'intérêt. Une lutte des classes. En fait, la crise n'est qu'un miroir grossissant sur certains événements particuliers déjà présents. C'est une erreur pour le secteur culturel de vouloir se défendre en arguant qu'il représente autant d'emplois, autant de PIB. Et bien non, schnoll, rien du tout. On vous met à l'arrêt parce qu'en fait c'est le plus simple. Vous êtes déjà presque tous au chômage, ça ne nous coûtera pas grand-chose de vous arrêter.

Qu'est-ce qui vous motive ?

Témoigner, raconter, colporter. Donner une voix aux visages qu'on ne voit pas. Dans la conscience que certains récits dominent l'histoire et que d'autres n'existent pas, sont empêchés, n'ont pas l'engrais pour pousser. Ça, c'est quelque chose qui motive l'écriture et, en tout cas, la nécessité de raconter, de faire théâtre par exemple. L'époque pose des questions véritables, fortes. Encore plus depuis un an. Je vais avoir 33 ans. Depuis que je suis né, en 1988, je n'ai connu que des politiques de restructuration de notre économie, pour soi-disant "optimiser" notre bien commun. Au milieu de cette dévastation et de cet ensemble de catastrophes annoncées, que reste-t-il comme espace de beauté, comme lieux de vie ; comme force du vivant, comme force libératrice, comme espaces préservés de l'idéologie marchande ?

L'acteur et auteur italien Ascanio Celestini est une personne importante dans votre parcours. Que représente-t-il



David Murgia dans la grande salle du Théâtre national à Bruxelles le 8 mars 2021.

"Le rôle de la culture, c'est d'exercer un contre-pouvoir. Écrire des contre-histoires par en bas. Et on nous empêche de jouer ce rôle-là, parce qu'on nous confine à un rôle d'amuseur ou de décompresseur pour le printemps."

David Murgia
Acteur et metteur en scène

à vos yeux ?

Je l'ai rencontré au Festival de Liège quand j'étais encore étudiant au Conservatoire. Il venait avec des spectacles très forts et très légers, accompagné seulement d'un musicien. Tout son travail se base sur le récit et l'oralité. Simple et vieux comme le monde. Anthropologue, il mène des entretiens, recueille les témoignages, construit ses histoires en préservant la distance nécessaire à l'intelligence du spectateur. Sa plume est violente, poétique et politique. Il la travaille dans les quartiers de la banlieue de Rome et s'empare des quartiers et des populations qu'avait saisis à l'époque Pasolini. J'étais fasciné de découvrir que l'on pouvait fabriquer des histoires et les faire tenir au milieu des grands théâtres bourgeois exactement de la même façon que devant un piquet de grève.

Que vous a apporté la découverte de sa manière de travailler ? Découvrir son travail a confirmé un sillon sur un des enjeux primordiaux à mes yeux du théâtre. Aller récolter des histoires d'invisibles, pouvoir les jouer dans divers endroits qui accueillent différents types de classes sociales, dans un opéra comme dans une petite librairie populaire de quartier.

Vos récentes interventions publiques ont été largement relayées...

Les actions avec le collectif #StillStandingForCulture (*) se font dans un mélange de joie et d'abattement. De la joie à enfin se retrouver alors que nos corps sont confinés, que nos pensées et nos actions sont paralysées et que l'on nous fait patienter. De se retrouver pour enfin remettre des idées en place. Retrouver une intelligence collective. Et de

l'abattement, parce que finalement on n'attend rien, le rapport de force est trop fort. Cela fait des mois que l'on essaie de faire percoler l'argument de "nous ne demandons pas un assouplissement mais un rééquilibrage solide". Cela fait des mois qu'il ne passe pas. Ce n'est pas qu'il n'est pas audible : on ne veut pas l'entendre.

Pour le moment, une partie de la culture se vit grâce à des captations, sur les plates-formes, virtuellement. Que pensez-vous de cette façon de faire ?

J'ai toujours fait des captations. Je suis assez pragmatique là-dessus : c'est pour les artistes un outil de diffusion de leurs créations ailleurs dans le monde. En fin de parcours scénique, cela m'intéresse que mes spectacles passent à la télévision et qu'ils touchent d'autres types de public. Et je suis très content quand la télé programme un texte d'Ascanio Celestini. En ce qui concerne la captation en temps de pandémie, ce n'est pas une solution pour faire culture, absolument pas. On peut faire des podcasts, des captations si on veut (*Pueblo* est disponible sur Auvio, NdR), faisons tout ce qu'on peut, mais travaillons urgemment à ce que des corps se déplacent les uns en face des autres.

Comment voyez-vous le monde de demain ? Si la crise que nous venons de vivre devait nous avoir ouvert les yeux, ce serait sur quoi ?

Je veux me concentrer sur l'aujourd'hui. C'est maintenant que des intérêts contradictoires sont en train de travailler à ce qui se passera dans 4-5 mois. La crise dure depuis un an ; elle durera peut-être encore un an de plus. C'est maintenant qu'il faut agiter les bonnes questions pour donner d'autres perspectives à l'avenir.

Ses recommandations

 www.stillstandingforculture.be
Sortir le 13 mars. Éteindre la télé, arrêter le streaming. Rencontrer, débattre. De la crise, de sa gestion et des enjeux politiques qu'elle soulève. Aller voir des artistes qui se produisent dans les marges. Faire Culture. Se déplacer.

 **Pasolini.** Son cinéma. *Accatone, La Ricotta, Mamma Roma, Uccellacci e Uccellini.* Tout revoir, et fêter, le 5 mars 2022, les 100 ans du poète. Tout lire, même au hasard.

 **Le coffret des films de Chris Marker.** Valable pour dix confinements. Inépuisable.